

Monseigneur le Docteur Cassin
Hommage de respect et de profond respect

П 63
762

LE

A. Vingtrinier

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Р. И. Бр. 12853

GÉNÉRAL MAUPETIT

DISCOURS DE RÉCEPTION

*Prononcé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon,
dans sa séance publique du 9 juillet 1895*

PAR

M. AIMÉ VINGTRINIER

Bibliothécaire en Chef de la Ville, Officier de l'Instruction Publique



LYON

LIBRAIRIE BERNOUX ET CUMIN

6, rue de la République, 6.

1895

LE
GÉNÉRAL MAUPETIT

DISCOURS DE RÉCEPTION

*Prononcé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon,
dans sa séance publique du 9 juillet 1895*

PAR

M. AIMÉ VINGTRINIER

Bibliothécaire en Chef de la Ville, Officier de l'Instruction Publique

LYON

LIBRAIRIE BERNOUX ET CUMIN

6, rue de la République, 6.

1895



LE GÉNÉRAL MAUPETIT

DISCOURS DE RÉCEPTION

Prononcé dans la séance publique du 9 Juillet 1895

L'illustre Alexandre Dumas fut un jour invité à comparaître, comme témoin, devant un tribunal de la Seine-Inférieure.

A une question du Président, il répondit avec une feinte modestie, qui ne cachait point son enfantine vanité :

— Ma profession, Monsieur le Président ? J'oserais dire : Auteur dramatique, si je n'étais dans la patrie de Corneille.

— Oh ! répliqua le Président, avec une pointe d'ironie qui déchira l'épiderme de l'écrivain, nous savons qu'il y a des degrés dans toutes les carrières.

Et moi aussi, Messieurs, je sais qu'il y a de nombreux degrés dans la carrière des lettres, et quoique vous ayez daigné, avec tant d'indulgence et de bonté, m'accorder le fauteuil d'un brillant poète, je n'aurai ni l'outrecuidance ni



l'audace de croire que je le remplace et je ne vous offrirai ni des sonnets immortels comme les siens, ni quelque œuvre de puissante imagination comme tant d'autres pourraient en créer.

Je ne suis qu'un humble chroniqueur, un compilateur amassant des matériaux pour les écrivains, et mon talent ne s'élève pas au-dessus de l'art de faire des biographies, travail facile, qui n'offre de difficultés que lorsqu'on veut être exact et précis, travail considérable néanmoins, qui m'a pris les trois quarts de ma vie.

C'est donc une biographie que j'aurai l'honneur de mettre sous vos yeux ; une biographie lyonnaise, une esquisse rapide, pour laquelle je réclamerai votre bienveillance que votre bonté ne me refusera pas.

Une biographie, oui ; mais ce ne sera pas celle de notre si regretté Soularv.

Trois fois déjà on m'a demandé la vie de cet homme simple, timide et doux ; trois fois je l'ai donnée et je me garderai bien de vous présenter encore des récits qui ont paru dans des livres, des revues ou des journaux. Mais les sujets ne manquent pas dans notre histoire locale et il ne faut pas creuser profondément cette mine pour y trouver des richesses et des trésors.

A Lyon, le mérite est modeste ; il se cache avec autant de soin, qu'ailleurs il se montre au grand jour. Parfois même on l'oublie ; tandis qu'au loin nous voyons jusqu'à la médiocrité escalader les tréteaux et les cent voix de la presse acclamer des nullités dont l'histoire n'aura pas à s'occuper.

Sait-on que Lyon a donné le jour à vingt ou trente généraux de premier ordre qui, partis simples soldats, ne sont pas revenus généraux anglais, comme un de leurs collègues, mais sont morts à l'ennemi, sous le drapeau de la France, en couvrant la frontière menacée et en donnant leur vie pour

l'indépendance et la gloire de la patrie sacrée, de notre cher pays ?

Qui les connaît ?

Où sont leurs effigies ?

A part Suchet, le plus complet de tous, à part Duphot, à qui sa mort, à Rome, dans une émeute, a donné une telle popularité, une telle auréole, qu'on lui a érigé une statue et accordé un honneur jusqu'ici refusé à de plus grands que lui, qui donc à Lyon est donné en exemple à la jeunesse ? De qui a-t-on glorifié le génie militaire et les exploits ?

Un historien a dit que les Lyonnais étaient gens de résistance, non d'audace et d'attaque. Nous allons voir ce qu'il y a de vrai dans cette assertion.

Qu'à défaut du bronze et des couronnes, la plume, du moins, glorifie des noms comme celui-ci :

MAUPETIT PIERRE-ANNE-HONORÉ ¹

Général de cavalerie, baron de l'Empire,
Commandeur de la Légion d'Honneur,
Chevalier de la Couronne de Fer.

Né à Lyon, le 21 novembre 1774

Mort à Alençon, le 13 décembre 1811

Ce brillant officier, entré le 10 mars 1791 comme sous-lieutenant dans le 9^e dragons², commença en Vendée sa carrière militaire. Il y donna des preuves d'une si audacieuse valeur, il y reçut de si graves blessures qu'il y gagna, le 1^{er} avril 1793, ses épaulettes de lieutenant, sans exciter la

¹ *Armes* : D'azur, à la tour crénelée de trois pièces d'or, ouverte, ajourée et maçonnée de sable, adextrée d'un soleil d'or, cantonnée en chef ; un franc quartier, à senestre et, brochant, au neuvième de l'écu, de gueules, chargé d'une épée haute, de sable, montée d'argent. Créé baron le 23 mars 1808. (*Armorial de l'Ain*, 1872, in-4.)

² Ci-devant : *Lorraine* ; colonel : le comte de Beaumont.

jalousie de ses camarades qui n'en restèrent pas moins de fidèles amis.

Ici, Maupetit traversa une époque si douloureuse qu'elle jeta un voile noir sur tout le reste de sa vie.

De la Vendée, il fut envoyé à Lyon, dont le siège commençait : Lyon, sa ville natale, où sa famille habitait. Son âme fut brisée à la vue de cette lutte fratricide et son énergie succomba devant le spectacle qu'il avait sous les yeux. Il fit bonne contenance d'abord et soutint sa réputation ; mais à la première bombe qui brilla sur sa ville bien-aimée il s'évanouit et tomba de cheval.

On crut d'abord qu'une balle lyonnaise l'avait mortellement frappé ; on se précipita autour de lui, on l'entoura. On eut vite connu que l'émotion seule l'avait renversé. Le major et les officiers déclarèrent qu'il était grièvement blessé. On le fit porter à l'ambulance où il fut pansé et médicamenté avec un grand luxe d'empressement et de soins. Tout le régiment connut le même jour ce mensonge sublime ; il ne fut jamais trahi.

Ses chefs, d'ailleurs, avaient si bien compris ce sentiment douloureux qu'ils le partageaient en partie. C'était malgré eux que la plupart étaient là. Ils savaient aussi que les parents de Maupetit étaient enfermés dans la ville en flammes. Quand la Convention eut triomphé, Maupetit apprit qu'une de ses tantes avait été tuée par une bombe dans la maison paternelle. C'en était trop pour son cœur. Il fut atteint d'une maladie de découragement et de désespoir qui mit ses jours en danger. Il fallut toute la tendresse, tous les soins de sa famille pour le rétablir et le sauver.

Le malheureux lieutenant et son régiment furent soumis à une plus rude épreuve encore.

Dans les exécutions qui eurent lieu aux Brotteaux, après le siège, quand on eut remplacé la guillotine par l'ar-



tillerie, ce fut le 9^e dragons qui eut l'ordre d'achever les blessés.

Le colonel protesta vainement contre ce service. On répondit à ses observations en le faisant arrêter, et, de la prison, il eût passé à l'échafaud, si son régiment, si l'armée régulière et surtout les Volontaires de l'Aude n'eussent réclamé. On le remit en liberté, mais on décida, punition ou non, que le régiment quitterait Lyon dans un bref délai. C'était combler le vœu de tous.

On comprend que, si le colonel, étranger à notre ville, avait été exaspéré du rôle qui lui avait été attribué, Maupetit en avait été plus désespéré encore. On peut deviner aussi avec quel empressement il attendit l'ordre qui devait éloigner le 9^e dragons de nos ruines.

Ce départ eut lieu enfin. En apprenant qu'on allait passer les Alpes, le malade se sentit renaître. Il s'enfuit plutôt qu'il ne partit, et un autre théâtre lui rendit aussitôt ses forces, son audace et son activité.

On sait quelle gloire l'armée française trouva en Italie, sous Bonaparte, et comme la France tressaillit à ces noms nouveaux de Mondovi, de Lodi, ou d'Arcole. Mais si le génie triompha dans ces batailles, quelle aide ne trouvait-il pas dans l'héroïsme des soldats? Le 9^e dragons se fit admirer entre tous, et le lieutenant Maupetit fut si souvent cité parmi les plus audacieux que, le 28 septembre 1798, 1^{er} vendémiaire an VII, il reçut la plus haute récompense qui fût alors décernée à l'armée. Ce jour-là, devant les représentants de la nation réunis, les chefs accourus, la foule enthousiaste, après le récit public de combats dignes de l'antiquité, le président du Directoire déclara que : « Le capitaine Maupetit avait bien mérité de la patrie ! »

Paroles dignes de Sparte ! L'Assemblée entière applaudit, les journaux annoncèrent la nouvelle, et l'armée d'Italie



acclama cette glorieuse déclaration qui rejaillissait sur elle.

Peu après, Maupetit fut nommé chef d'escadron dans ce régiment d'élite qu'il ne voulait plus quitter.

Les années suivantes furent moins favorables aux armes de la France; mais, en 1800, quand le premier Consul eut repris le commandement de nos armées, la fortune nous revint avec éclat et les victoires se succédèrent avec rapidité.

A Marengo, Maupetit lança son escadron sur les Autrichiens avec tant de fureur qu'il brisa l'élan de leur avant-garde, l'arrêta étonnée, la tint en échec pendant trois heures, et, après sept charges, que l'histoire a comptées, permit à l'armée française de prendre toutes ses positions derrière lui.

Le soir, il avait reçu douze coups de sabre, un coup de feu, ses vêtements étaient hachés et il avait eu son cheval tué sous lui.

Cette conduite ne pouvait échapper à l'œil de celui qui voyait tout. Mais, quel ne fut pas l'étonnement du premier Consul quand, après avoir nommé Maupetit colonel du 8^e dragons, il reçut de l'héroïque officier un refus respectueux, mais formel.

Le chef d'escadron voulait rester avec ses cavaliers, qui ne juraient que par lui et se déclaraient prêts à le suivre, à travers feu et flammes, jusqu'à l'extrémité du monde.

Il y avait fraternité, union intime et communauté de bravoure entre eux et lui. Le premier Consul céda, mais il fallait récompenser des hommes pareils. Peu après, à la joie de l'armée, Maupetit fut nommé colonel de son cher 9^e dragons.

Ce fut pour eux et pour lui un redoublement d'union, d'affection et d'audace.

La campagne d'Allemagne, qui suivit, fut aussi fertile en charges brillantes que celle d'Italie.

Voici une des plus célèbres :

Au commencement de vendémiaire an XIV, une colonne de cavalerie de trois ou quatre mille hommes, conduite par Murat, traversait la Bavière et allait rejoindre la Grande Armée.

Averti de son passage, le baron de Mack, l'officier aux plans hardis, prend six mille hommes d'élite et marche rapidement pour la surprendre et l'anéantir.

Surprendre et anéantir Murat était plus séduisant que facile. Le baron était brave, il y courut.

Il trouve sur sa route le village de Wertingen que les Français doivent traverser ; poste une batterie d'artillerie et quatre bataillons à l'entrée et masse le reste de son armée au pied du mamelon, nœud de la position. Il avait tout pour lui : le nombre et les obstacles, mais les Français avaient avec eux Murat et le 9^e dragons.

Le 16 vendémiaire, 8 octobre 1805, la colonne française paraît ; ses éclaireurs ont reconnu l'ennemi ; le nombre importe peu.

On passera.

Murat met sa troupe en bataille.

Maupetit reçoit l'ordre d'enlever cette citadelle improvisée ; il se dresse sur ses étriers et met le sabre au clair.

Pendant que Murat fond sur le gros de l'armée, les dragons se précipitent sur la route qui conduit au village, et, couchés sur leurs chevaux, arrivent comme un ouragan.

A leur vue, le village s'enflamme ; l'artillerie éclate, la fusillade pétille ; les dragons roulent sur le chemin ; mais rien n'arrête la trombe qui aborde les maisons et se heurte aux baïonnettes qui forment un triple rempart.

Les grenadiers n'ont pas eu le temps de recharger leurs armes, les artilleurs de replacer leurs pièces. Les chevaux brisent, ouvrent les bataillons, et les dragons sont au centre de l'infanterie qu'ils sabrent avec fureur.

Mais un de leurs meilleurs officiers, le brave Chevalier, est tué dans son triomphe. Maupetit, qui le suit, est entouré, assailli, criblé de coups de baïonnettes. Il tombe sous les pieds des chevaux, à côté de son ami.

Les dragons ne peuvent arrêter leur élan et relever leurs chefs, mais ils les vengent. Ils brisent toutes les résistances, ils ne font ni quartier ni merci. La déroute commence, et le village est déblayé.

Au bas de la côte aussi la victoire est à nous. Les Autrichiens mettent bas les armes ; quelques-uns ont le temps de fuir et le baron de Mack disparaît avec eux. Son plan a échoué et il abandonne la partie sans nous disputer le terrain.

Les dragons avaient pris quatre drapeaux et quatre pièces d'artillerie, dont ils firent hommage à Murat.

Le reste de la colonne s'était emparé des autres drapeaux, des munitions et emmenait deux ou trois mille prisonniers.

Mais quelle douleur, quand on eut apporté de la mêlée le colonel inerte et sanglant, qu'on eut coupé ses vêtements et sondé les neuf coups de baïonnettes qui l'avaient si profondément frappé. S'il n'était pas mort, il n'en valait pas mieux et les chirurgiens consternés déclarèrent qu'il ne pouvait en revenir.

Ce fut une désolation. Il fut pleuré ; on alla plus loin, il fut porté comme décédé, dans le troisième Bulletin de la Grande Armée, et on eut grand soin, en faisant son éloge, de citer les dernières paroles qu'il avait dites en expirant.

Naturellement, il avait glorifié l'Empereur, et adressé les plus touchants adieux au 9^e dragons.

Voici d'ailleurs ces paroles que la flagornerie avait inscrites dans les colonnes, du *Moniteur* :

« Dites bien à l'Empereur, murmura-t-il à ceux qui reçurent son dernier soupir, que le 9^e dragons a été digne de



sa réputation et qu'il a chargé et vaincu au cri de : *Vive l'Empereur !* »

Ce fut à ce premier décès qu'il fut surnommé : un second Bayard.

Cependant, il n'était pas mort, et même il ne mourut pas.

A l'étonnement de tous, et malgré les pronostics, Maupetit fut sauvé. On se réjouit d'apprendre que ce héros serait conservé à la France. Murat vint, de la part de l'Empereur, lui apporter, avec les plus vives félicitations, les insignes de général que le malade refusa.

L'Empereur n'en fut ni mécontent ni surpris, mais il remplaça le brevet par la croix de la Légion d'honneur, avec des paroles qui en augmentèrent le prix.

La convalescence parut longue à Maupetit qui ne pouvait en accepter l'immobilité et le repos. Faible encore et ne pouvant supporter le cheval, il alla rejoindre l'Empereur qui avait devant lui l'immense armée des Russes et des Prussiens. La vue des drapeaux ennemis lui rendit ses forces. Sans hésiter, il prit le commandement de ses camarades. A leur tête, il parut sur le terrible champ de bataille et prit sa part de la gloire d'Austerlitz. Par exception, il ne reçut aucune blessure. Il n'eut que son cheval tué sous lui.

L'année suivante, il fut chargé d'une mission périlleuse dans le grand-duché de Berg et y eut un tel succès que, pour la seconde fois, l'Empereur le nomma général sur le champ de bataille, mais pour ne pas essuyer un second refus, il stipula que, jusqu'à la fin de la campagne, le 9^e dragons resterait attaché à sa personne. C'était une dérogation à tous les usages. Les insignes de la Couronne de fer accompagnèrent le brevet du nouveau général. Cette fois, Maupetit accepta.

Nommé gouverneur de Lunebourg, il se fit bien voir des



habitants, mais on ne l'oublia pas longtemps dans ce poste secondaire et il fut envoyé, dans le Hanovre, surveiller la remonte générale de la cavalerie, emploi qui demandait, non seulement des connaissances spéciales, mais une austère probité. Nul donc n'y convenait mieux que l'intègre Maupetit, qui sut remplir ses devoirs sans blesser aucun intérêt et qui servit l'Etat en méritant l'estime et la sympathie de tous.

Mais l'Espagne donnait des inquiétudes, et il fallait des hommes d'élite pour lutter avec énergie contre les Anglais, sans trop blesser les Espagnols. Maupetit fut envoyé dans cette contrée si redoutée de nos soldats ; il sut y relever le moral des troupes, intimider les ennemis et conserver intacte sa grande et pure réputation. 1808 et 1809 furent témoins de sa justice, de sa probité, de son courage, de sa vigilance et de son activité. Il prit Zamore, ville importante dont il fut nommé gouverneur. Il s'y maintint noblement et sut s'y faire estimer même de nos plus mortels ennemis.

Décidément, l'Espagne lui donnait autant de gloire que l'Allemagne et l'Italie, et il s'y montrait un politique plein de sagesse et de tact, un administrateur de premier ordre, après avoir été un si fougueux général.

Appelé à un poste encore plus difficile et devenu gouverneur de Salamanque, dont tous les fléaux semblaient avoir fait leur proie, il se montra, plus encore que dans le Hanovre et à Zamore, humain, juste, intègre et conciliant. Sa réputation d'énergie l'avait d'abord fait craindre et redouter ; cette opinion fut modifiée par une foule d'actes empreints de clémence et de douceur. Les habitants, au loin dispersés, méfiants, et qui craignaient toutes les violences, revinrent, se calmèrent et reprirent leurs habitudes ordinaires de paix, d'industrie et de travail.

Si l'Université n'avait plus son peuple immense d'étu-

dians et de professeurs, la population n'en avait pas moins un goût vivace pour les spéculations de la pensée, et, sans abjurer son patriotisme, se remit avec plus de confiance et de recueillement à ses travaux intellectuels.

Mais cette paix factice qui eût trompé l'œil d'un étranger, à quel prix était-elle obtenue ?

Maupetit connaissait ce beau royaume.

Il avait étudié et compris le caractère patriotique, fier, tenace, indomptable de son peuple ; son orgueil, son courage, son individualisme, sa haine de l'étranger. Malgré les leçons cruelles de l'histoire qui a toujours montré les Anglais comme d'impitoyables tyrans et les Français comme les chevaleresques libérateurs des opprimés, les Castillans, renversant les rôles, ne voyaient dans les Anglais que de généreux amis, et dans les Français que des oppresseurs, dont il fallait se défaire à tout prix. De là, tant de haines cachées, tant de luttes, qui devenaient guérillas dans la montagne, implacables assassinats dans les villes, au milieu même de nos soldats.

Esclave de son devoir, Maupetit, tout en admirant la force de résistance de ce peuple, s'épuisait en efforts pour conserver à la France le poste d'honneur qui lui était confié, c'est-à-dire, rester juste et bon, sans jamais amener son drapeau.

Aussi, à l'admiration de tous, voyait-on l'infatigable Gouverneur employer ses nuits à dépouiller sa correspondance, répondre, signer, administrer, et ses jours, à monter à cheval, visiter les postes, inspecter les fortifications, assurer la tranquillité et pousser des excursions dans la campagne pour s'assurer par lui-même qu'il était obéi sur tous les points.

Paix armée, aussi terrible que la guerre, qui lui ôtait tout repos et qui devait infailliblement le dévorer, lui que les balles avaient épargné.

Malgré son énergie, ses forces faiblirent et l'abandonnèrent. Il sentit qu'il ne pouvait plus travailler vingt-quatre heures par jour, ni faire face à tous les embarras qu'il avait sur les bras. Vaincu par l'insomnie, le climat, ses blessures, il demanda son rappel.

Ses états de service étaient trop brillants, son dévouement trop connu pour qu'on n'y eût pas égard; sa demande était trop juste pour qu'on ne l'exaucât pas de suite. On le rappela en termes flatteurs et il revint avec tous les honneurs dus à son mérite et à sa position.

Le Gouvernement lui donna un poste honorable, tranquille, dans un riche et beau pays, le commandement du département de l'Orne avec la résidence d'Alençon.

Il espérait s'y remettre, mais il était trop tard.

Le corps était vaincu, l'organisme usé. A peine arrivé, il s'alita, languit, et s'éteignit le 13 décembre 1811, malgré les soins, la tendresse, la douleur d'une jeune épouse digne de lui.

Cette noble femme, sa parente, n'était sa compagne que depuis deux ans.

La consternation fut grande à son convoi.

Il avait trouvé, en arrivant, huit cents prisonniers faits par lui en Espagne et qui subissaient une sévère captivité dans les prisons d'Alençon.

Il avait de suite adouci leur sort, et cette humanité avait captivé tous les cœurs. Ce furent donc de véritables larmes qui coulèrent à ses funérailles.

On rappela sur sa tombe qu'il avait été surnommé : « un second Bayard, à cause de ses vertus et de sa valeur », éloge aussi sublime que bien mérité.

L'armée française lui donna les regrets les plus sincères et les paroles du souverain, à l'apogée de sa gloire, retentirent comme une glorification sur son tombeau.

« Je regrette Maupetit, déclara l'Empereur à la foule qui l'entourait ; je le regrette, non seulement comme un de mes meilleurs généraux, mais encore comme un honnête homme. »

Un honnête homme ! au milieu des désordres du jour ! en présence des exemples de corruption donnés par les plus grands titulaires de l'État !

Un honnête homme qu'aucune position n'avait enrichi ! Un honnête homme, dans les camps comme à la Cour ! Comme il était bien resté Lyonnais, fier, intègre, et brave, ainsi que Suchet !

A quand sa place dans la galerie des illustrations lyonnaises ?

A quand son buste au Palais des Arts ?

Ou plutôt, à quand sa statue en bronze au milieu de la Cité, comme un exemple, un modèle et un vivant souvenir ?